

Brouillage d'identité chez Isabelle

Eberhardt : le mystère de la femme déguisée

Thin Hinene DJEBARA¹

ENS de Bouzaraéah-Alger/ tinadjebara2@gmail.com

Date de réception 18/10/2018 date d'acceptation 23/10/2018 date de publication
26/11/2018

Résumé

Cet article se penche sur la question du brouillage d'identité chez Isabelle Eberhardt. En effet, son goût pour l'anarchisme ainsi que son éducation à la Bakounine, l'amènent à ébranler les règles tracées préalablement par la société. Ce rejet se traduit d'abord par le travestissement, un moyen de défi et de revendication qui lui permet de s'auto-défendre contre une société phallocratique. Une supercherie qui lui permet également de découvrir le monde extérieur qui semble être fait pour la gent masculine. A cela s'ajoute l'usage des pseudonymes masculins, vus comme une prothèse l'aidant à se reconstituer et s'octroyer une identité. Outre cela, s'ensuit une « nouvelle mascarade » d'ordre grammatical, lié à sa volonté de s'écrire au masculin. Tous ces moyens sont telle une cure qui l'aide à se débarrasser de ses appréhensions liées à son identité naturelle.

¹ Thin Hinene DJEBARA

Mots clés : Anti-conformisme, défi, travestisme, pseudonymes-
quête identificatoire, jeu de fraude, trauma, désordre
grammatical.

Identity jamming at Isabelle Eberhardt: the mystery of the disguised woman

Abstract

This article looks at the issue of identity scrambling at Isabelle Eberhardt. Indeed, his taste for anarchism as well as his education at Bakunin, lead him to shake the rules drawn previously by society. This rejection is reflected first and foremost by disguise, a means of challenge and demand that allows it to defend itself against a phallographic society. A trick that also allows him to discover the outside world that seems to be made for the male. Added to this is the use of male pseudonyms, seen as a prosthesis helping him to reconstitute himself and gain an identity. In addition, there follows a "new masquerade" of grammatical order, linked to his desire to write in the masculine. All these means are such a cure that helps him to get rid of his apprehensions related to his natural identity.

Keywords: Anti-conformism; challenge; transvestism; pseudonym; search identificatory; game of fraud; trauma; grammatical disorder

Isabelle Eberhardt représente pour la société européenne « bien pensante » de l'ordre social établi de la fin du XIX^{ème} siècle un personnage singulier, en adéquation avec certains mouvements révolutionnaires de son époque, notamment le « nihilisme » dans le plein sens du terme. Sa biographie s'y prête pleinement : d'ascendance russe fuyant le despotisme, de culture émancipatrice pleinement européenne mais spirituellement ouverte sur les autres civilisations de par son éducation. Elle trouve dans le voyage un moyen pour échapper aux convenances de son milieu et surtout aux limites imposées à son sexe. De fait, elle refuse fermement *le rôle féminin* de la société ainsi que les règles qui s'y associent

L'objet de notre réflexion s'articule alors autour des moyens utilisés par Isabelle Eberhardt pour exprimer son refus du *rôle féminin* dans sa société. Pour ce faire, nous allons voir comment le travestissement peut être un moyen de défi et de revendication permettant à Isabelle Eberhardt de s'auto-défendre contre une société machiste et soumise aux usages. Puis, nous nous pencherons sur la question de la pseudonymie et son rôle identificatoire chez elle. Pour finir, nous allons mettre en exergue la question du désordre grammatical dans son écriture lié à sa volonté de s'écrire au masculin.

Le travestissement

Le mythe Isabelle Eberhardt, sans son travestissement, manquerait certainement d'attrait, ou pour mieux dire, son bouleversement

des codes ne serait mené qu'à moitié. En effet, elle aime se travestir en homme car « le gout du déguisement, c'est le besoin d'échapper à soi même et de devenir un autre, de se faire passer pour un autre, de se croire un autre...Tout en n'y croyant d'ailleurs pas »², affirme R. Caillois. Il semble que ce penchant pour l'habit masculin remonte à son enfance. A Genève, elle aimait, toute petite déjà, troquer sa robe contre le pantalon de son frère « Augustin ». Conjuguee à l'éducation anarchiste, libertaire et anti-conformiste que lui donne son précepteur « Trophimowski », Isabelle Eberhardt est façonnée selon la loi de Bakounine qui clame l'égalité entre les sexes.

Se déguiser en homme est vu comme une sorte de défi que l'on lit déjà sur son béret marin « planté crânement sur son front volontaire, une inscription exposée au regard de tous : Vengeur » (Bourcilier, 2012 : 21). Cette inscription laisse voir sa grande colère pour le sexisme, pour les codes et usages qu'elle juge insignifiants et par-dessus tout, pour son exclusion en raison de sa naissance « illégitime, c'est-à-dire, exposée au stupide et cruel dédain des gens, persécutée par les autres membres de la famille maternelle » (Eberhardt, 2003 : 175). Ainsi « l'habit de l'autre sexe devient un instrument de lutte et de contestation du système établi ou dominant » (Bonnet, 2009 : 80).

² Elmeddah Y., 2015, « Isabelle Eberhardt, La m'wadra » : https://www.huffpostmaghreb.com/youcef-l-asnami/isabelle-eberhardt-la-mwa_b_6929692.html. Consulté le 18/06/2018

Il permet également de porter hors de soi « un conflit intérieurement insurmontable » (*Ibid*). Il offre, en outre, la dimension d'un avenir identitaire, comme l'affirme Badhad dans *Le voyage en son miroir* : « Il y a dans l'habillement d'Eberhardt la dimension d'une identification » (Ridon, 2002 : 37).

Ce recours au déguisement indique, en outre, que le sujet nie son identité sexuelle. Cela montre nettement une défaillance identitaire, ou l'existence d'un manque de confiance en soi, d'un traumatisme psychique. Au moyen de la « supercherie du personnage inventé » (*Idem*), Isabelle Eberhardt se crée une identité, et bien qu'illusoire, celle-ci va en conformité avec ses désirs identificatoires, « car le Moi s'est glissé dans celle-ci » (Bouchet-Kervella, 2008, en ligne). Le travestissement s'impose alors comme une nécessité et « s'avère porteur de l'illusion d'un certain pouvoir », selon Bonnet (2009 : 79). Le personnage qu'il s'est créé est, pour elle, vrai « Ce que cherche l'imposteur, c'est à faire vrai, faute peut-être d'avoir jamais pu être vrai » (*Ibidem*). Ainsi, le personnage devient imposteur et cherche par tous les moyens à affirmer, à travers son déguisement, son identité et ressent le besoin urgent « d'en trouver confirmation dans le regard d'autrui » (Bouchet-Kervella, 2008, en ligne). Le travestissement d'Isabelle Eberhardt peut s'inscrire, en effet, entre deux identifications que nous pouvons expliquer comme suit :

— Une identification primaire qui sert à lui apporter un certain équilibre étant donné que derrière toute manifestation « désordonnée » se dissimule une agnosie, une défaillance beaucoup plus profonde et située en deçà de l'identification elle-même. Par conséquent, le travestisme peut être une réparation d'un manque du « sentiment diffus de l'existence » (*Ibid.*) ou un moyen de porter hors de soi un conflit profondément invincible.

— Une identification secondaire : ce type d'identification est relatif au désir d'inversion des données anatomiques, dans le but de brouiller les pistes, ou un désir de rupture avec les codes de la société. Il devient, en ce sens, un instrument de lutte et de contestation du système établi. Il peut être également « inspiré par un idéal monastique, sous certaines influences gnostiques. », comme le précise Bonnet (2009 : 80). A cela s'ajoute le souhait de retour à la forme originelle de l'homme, au « statut de paradisiaque initial », comme il est décrit dans la genèse : « Dieu avait fait l'être humain homme et femme. » (*Idem*).

Force est de constater qu'Isabelle Eberhardt refuse catégoriquement de porter des vêtements de son sexe : « Porter des habits de femme, mal fichus et ridicules, cela jamais ! » (2003a : 315), écrit-elle. Ce refus est lié au fait que les femmes, notamment arabes, étaient cloîtrées et ne pouvaient jouir des mêmes plaisirs que les hommes, à l'exception des prostituées se

pavanant dans les bourgs. Ce déguisement répond donc à sa soif de découverte à laquelle seul l'homme semble avoir accès. Ainsi note-t-elle :

Sous le costume correct de jeune fille européenne, je n'aurais jamais rien vu, le monde eut été fermé pour moi, car la vie extérieure semble avoir été faite pour l'homme et non pour la femme » (1988 : 73).

Le déguisement peut alors être vu comme une clé de sésame qui lui ouvre l'univers secret du monde extérieur.

Puis, elle adopte la tenue des hommes qu'elle juge dotés d'intelligence³ comme l'atteste ce passage dans une missive à son ami Ali Abdelwehab :

Je commençais selon mon habitude constante, par échanger mon stupide costume européen contre l'habit bédouin, commode et imposant, ce qui me permet toujours d'éviter la société fastidieuse des femmes arabes et de me mêler aux hommes dont j'aime l'admirable calme et la grande intelligence tout islamique d'ailleurs. » (2003a : 107).

Au début, lorsqu'elle était en Tunisie, Isabelle Eberhardt se déguisait en tenue masculine traditionnelle. Puis, en Algérie,

³ Il s'agit ici de l'intelligence islamique, autrement dit, connaisseurs en théologie islamique

elle se transforme en cavalier arabe, un habit qui se caractérise par des bottes de filali, un burnous et une chéchia en forme de turban. Ensuite, lorsqu'elle franchit la frontière marocaine, elle devient un taleb⁴ marocain, avec une djellaba et une chéchia. Mais parmi toutes les tenues masculines, elle trouve que la véritable beauté réside dans « le majestueux costume du désert » (2003a : 276), c'est-à-dire, l'habillement du grand sud algérien. Ainsi, dans une lettre à son frère Augustin en 1900, dressera-t-elle fièrement son portrait de cavalière arabe :

Parmi les cavaliers, tu en verrais un, monté sur un fougueux petit alezan doré... Le cavalier, vêtu de gandouras et de burnous blancs, d'un haut turban blanc à voile, portant à son cou le chapelet noir des Kadria⁵, la main droite bandée avec un mouchoir rouge pour mieux tenir les brides, ce sera Mahmoud Saadi, fils adoptif du grand Cheikh blanc, fils de Sidi Brahim (*Ibid.* : 275).

De plus, ce déguisement lui procure une certaine assurance et surtout une parfaite commodité pour tout observer : « je puis passer partout inaperçue. Excellente position pour bien voir. Si les femmes ne sont pas de grandes observatrices, c'est que leur costume attire les regards » précise-t-elle. (1988 : 240). Ajouté au fait qu'elle a été élevée en « garçon manqué », elle ne peut donc s'habiller en tenue féminine, chose qui semble évidente :

⁴ Étudiant en théologie islamique.

⁵ Confrérie soufie dont le saint patron est Abdelkader el Jilani

« ce n'est pas pour le plaisir de me vêtir en homme, mais parce qu'il est impossible de faire autrement », écrit-elle. (2003a : 311). De fait, ceux qui l'ont connue de près évoquent ses manières viriles et non dénuées de douceur : « Sous le béret, les cheveux sont courts, coupés en brosse. Elle est grande, dit-on, de forte stature et ses mains sont longues et fines. » (Eberhardt, 1987 : 45). Jean Rodes était loin d'imaginer la voir aussi masculine et ne pensait pas que son « aliénation était une affaire sérieuse ».

« Je me trouvai en présence d'un robuste garçon imberbe, en costume de cavalier arabe, coiffé d'un turban entouré de cordelettes, en poil de chameau. « Madame Isabelle Eberhardt n'est-ce pas ? Demandai-je. – Elle-même » répondit le survenant. » (Randau, 1989 : 197).

Il est vrai que son apparence androgyne intrigue et sème le doute dans l'esprit de beaucoup de gens. Son aspect imberbe ainsi que ses mains fines, ajouté à son habit bédouin laisse les gens perplexes. Randau dresse son portrait en rapportant le souvenir de Fernand Carayol lorsqu'il a rencontré Isabelle Eberhardt à Ténès en 1902 :

Mon interlocuteur avait gardé dans sa mémoire le spectacle de l'arrivée, en 1902, un soir, de la jeune russe, à l'Hôtel des Arts, dont il était l'un des pensionnaires. Elle descendit de la diligence à cinq chevaux, qui reliait chaque jour Orléansville à Ténès. Vers 19heures, il se

trouvait à table avec ses commensaux(...) quand un couple d'indigènes proprement vêtu traversa la salle. Quelqu'un remarqua, en voyant que l'un de ces voyageurs était imberbe et avait les mains fines : « Tiens, on dirait une femme ». Et la bonne qui servait murmura : « Oui, c'est une femme, mais elle s'est inscrite au bureau sous le nom de Si Mahmoud ». Ils apprirent de la sorte qu'elle était l'héroïne de ce drame du Sud Algérien dont ils avaient lu naguère les péripéties dans les quotidiens . (*Ibid.* : 54)

Par ailleurs, Isabelle Eberhardt se montre quelquefois espiègle comme dans le cas de Si Larbi, l'une des victimes de sa « supercherie »⁶. Ainsi lit-on : « Si Larbi ne douta jamais que j'étais une femme, il m'appelait son frère Mahmoud, et je partageai sa vie errante et ses travaux pendant deux mois. » (Eberhardt., 1998a : 201). Il semble que le travestissement d'Isabelle Eberhardt ne pose aucun problème à son mari Slimane Ehni, s'avérant, de surcroît, complice de ce « jeu de Fraude »⁷ bien que certains pensaient qu'il était en compagnie de son amant, qu'ils étaient un couple de sodomite. D'ailleurs, il ne trouve aucun embarras à la présenter sous son nom masculin « Mahmoud Saadi », en précisant en outre que c'est sa femme. Nous présumons que c'est une manière pour lui d'élucider le mystère qui taraude certains esprits curieux : « Je vous présente

⁶ Terme emprunté à Andrée Bauduin in « *Psychanalyse de l'imposture d'Andrée Bauduin* » Par Bouchet-Kervella D., [:https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2008-1-page-217.htm](https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2008-1-page-217.htm), consulté le 10/06/2018.

⁷ Expression d'Andrée Bauduin dans « *Psychanalyse de l'imposture d'Andrée Bauduin* » Par Bouchet-Kervella D., dans <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2008-1-page-217.htm>

Si Mahmoud Saadi (...) C'est là son nom de guerre ; en réalité il s'agit de Mme Ehnni, ma femme » dit-il (Randau, *op-cit.* : 21).

Si son déguisement demeure un mystère pour certains, il n'en reste pas moins convaincant pour d'autres, comme le montre l'anecdote suivante racontée par elle-même : « Le chef de poste, un capitaine de légion, me regarde, stupéfait. Il ne comprend pas du tout le rapport qu'il peut y avoir entre ma carte de femme journaliste et le jeune Arabe qui la lui tend. » (Eberhardt, 2003b : 23). Néanmoins, ce travestissement va vite se retourner contre elle et lui porter préjudice. Isabelle devient vite objet de persécution et de suspicions coloniales. Sa tenue masculine de cavalière arabe et ses fréquentations d'indigènes vont faire d'elle un élément dérangeant pour les Européens. L'attentat de Béhima⁸ fut une aubaine pour eux pour l'expulser d'Algérie, ce qui n'empêchera pas la rebelle de revenir à sa « terre d'élection ».

Il s'avère que son déguisement a un autre motif que celui de masquer son identité féminine : l'expression d'un désir de simplicité que l'on retrouve dans le soufisme. Le magnifique pouvoir du phénomène d'érosion du désert frappe aussi Isabelle Eberhardt dans la façon dont ces strates amoncelées au cours des

⁸ Béhima est une région se trouvant au sud est d'Algérie. Isabelle Eberhardt y fut victime d'un attentat commis par un fanatique d'une confrérie rivale à la sienne.

années, au contact les uns des autres, engendrent un dépouillement d'ordre moral et une maturité intellectuelle la conduisant vers « l'illumination mystique ».

Pseudonymes, une quête identificatoire

Nous savons qu'Isabelle se plaît à changer de noms, et ce, au grès de ses humeurs. Ce changement de noms est en relation étroite avec la dynamique évolutive de sa vie. Parmi les pseudonymes les plus usités, nous citons « Nicholas Podolinsky », « IM » (initiales demeurant comme un mystère), « Meriem bent Abdellah » et « Mahmoud Saadi » vers la fin de sa vie. Nicholas Podolinski, était son nom de plume dans sa prime jeunesse. Il est vu par elle comme une sorte « d'incarnation de ce qu'il y a de meilleur en (elle) moi » (2003a : 196) Après avoir été la meilleure incarnation d'Isabelle Eberhardt, Nicholas Podolinski disparaît pour laisser place à Meriem Bent Abdellah. Ce dernier marque une des périodes passées à Bône qui coïncide avec la perte de sa mère « l'Esprit blanc ». Quant au pseudonyme de Mahmoud Saadi, il coïncide avec la période de son affiliation à la confrérie soufie d'El Qadria. Celui-ci demeurera le dernier et surtout le plus affectionné par elle. Dès lors, le nom de Mahmoud Saadi s'apparente à celui de la nouvelle vie versée uniquement dans la religion, un pacte avec sa mutation, il devient « exactement comme celui qu'une religieuse prend en entrant dans les ordres. » affirme Lejeune (1975 : 24). Ce recours à la fausse

identité exprime la volonté d'une « réduplication à l'infini du moi » (*Idem*) et révèle l'existence d'un conflit intérieur, un malaise existentiel lié à son identité, une identité qui « se construit à la fois dans la continuité et dans le changement ; et autant dans la ressemblance que dans la séparation, c'est à dire l'autonomisation qui permet l'affirmation personnelle » souligne Moussavou (2015 :16).

Pour Genette, la pseudonymie est comme la pratique « d'une drogue, qui appelle vite la multiplication, l'abus, voire l'overdose. » (1987 : 55). Ce qui reviendrait à dire qu'en optant pour la multiplicité des noms, Isabelle Eberhardt tue une part d'elle-même pour laisser paraître une autre par le truchement d'une nouvelle « signature » en vue de garder l'anonymat. Gérard Genette ajoute à ce propos que « lorsqu'un auteur signe uniquement de divers pseudonymes : c'est, à la complication près de la présence momentanée d'un homme de paille » (*Idem*). On comprend par là que le polypseudonymat est le résultat d'un désordre intérieur, d'une dépression, comme si l'écrivain se plaisait dans sa perte ou au contraire, qu'il s'y refusait en se créant de nouveaux noms, donc une identité sans cesse renouvelée.

Dans cette perspective, le manque de « constellations familiales » pourrait aller dans ce sens : l'anonymat du père et la perte de la mère font qu'Isabelle Eberhardt ressent le besoin de s'octroyer une nouvelle identité lui permettant de « colmater » ses brèches, telle une « prothèse » l'aidant à vivre normalement

et lui permettant de constituer son identité toute entière, comme l'affirme Andrée Bauduin : « ce qui fait l'originalité de l'imposteur, c'est que son identification en pseudo à un personnage idéalisé sert de prothèse assurant sa cohésion identitaire » (Bouchet-Kervella, en ligne)

Pour Hadouche Driss, ce choix pour la pseudonymie est le résultat de trois facteurs inhérents à la vie psychologique d'Isabelle Eberhardt :

D'abord, la diariste qu'elle était, exprimait un deuil, pour ne pas dire deux deuils impossibles (l'absence du père et le décès de la mère). Ensuite, ses nombreuses notes journalières font état d'une dépression longue et profonde. Enfin l'invention réussie de Mahmoud Saadi précédée de l'usage d'autres pseudonymes, indiquait une personnalité à identité multiples. » (2007 : 109).

Ce dédoublement est, selon l'optique psychanalytique, une perte de soi, d'identité ou « une scission dans la psyché du sujet qui est en proie de perdre sa cohésion d'origine » (*Ibid*) ou « une ablation de l'organe malade » (*Ibid*), selon les termes de Le Breton. Le choix pour la pseudonymie peut être également un nom propre dans le sens que lui attribue Barthes « Le pseudonyme est un nom propre, et le nom propre est un signe et non un simple indice qui désignerait sans justifier. » (1972 :125).

En conséquence, tous ces pseudonymes sont une marque de désordre de l'identité, mais il n'en demeure pas moins que ce

« masque » peut être vu comme un signe d’anonymat, de refus de l’autre qui attise la curiosité dans les esprits car « lorsqu’un homme se masque ou se revêt d’un pseudonyme, affirme Starobinsky, nous nous sentons défiés. Cet homme se refuse à nous. Et en revanche, nous voulons savoir » (*Op. cit* : 53). Nous pouvons voir également dans ce recours à la pseudonymie une source de liberté, une manière universelle pour se fondre dans l’autre et exprimer son universalité. Par le truchement de ces noms, Isabelle s’offre alors une identité multiple, à celle même de l’identité du monde ; ou pour mieux dire, l’identité de personne qui se dissimule dans l’identité de tous.

Le désordre grammatical

En plus du désordre lié au pseudonyme, nous en relevons un autre d’ordre grammatical : une nouvelle fraude pour brouiller les pistes l’aidant, semble-t-il à atteindre son objectif : semer le mystère dans les esprits curieux. En effet, ce passage du féminin au masculin parcourt l’ensemble des *journaliers*. Le début de ces derniers commence par le masculin, il indique, selon les mots de Chaulet-Achour, que son « habillement est conjointement un habillage de l’énonciation » (2016 : en ligne). Cela laisse entendre que le choix pour le masculin est en parfait accord avec le masque de la femme déguisée. En effet, lorsqu’Isabelle Eberhardt se met en scène, elle s’exprime naturellement au masculin comme le montre ce relevé :

Je suis assis, je suis en face de l'immensité grise de la mer murmurante...Je suis seul...seul comme je l'ai toujours été partout, comme je le serai toujours à travers le grand univers charmeur et décevant, seul, avec, derrière moi tout un monde d'espérances déçues(...) Je suis seul et je rêve... » (2002 : 9).

En revanche, lorsqu'elle se confie, les passages sont en règle générale au féminin : « J'étais seule...je resterai seule...un petit matelas sur lequel je suis assise pour écrire » (*Ibid*, : 260). De même, lorsqu'elle est souffrante ou prise d'angoisse, Isabelle recourt très souvent au féminin, peut-être inconsciemment supposons-nous, comme si elle avait besoin d'enlever le masque pour laisser surgir la fragilité de la femme qui est en elle, une femme vulnérable qui éprouve le besoin d'être consolée et aimée : « je suis seule dans la petite chambre ; comme toujours » (*Ibid*, : 236) Il convient de rappeler également que lorsqu'elle s'adresse à Slimane Ehni, son mari, Isabelle se dévoile en femme amoureuse, douce et soumise comme le témoignent ces passages « Mon cher absent, si aimé, si désiré, lumière de mes yeux et bonheur de mon cœur, joie de mon âme, mon seigneur et maître, mon époux Slimane ben Ali » (2003a : :366) « Pourquoi moi, faible femme, je tiens bon, je lutte en désespérée » (*Ibid*, : 368), et plus loin « je suis ta servante et ta femme » (*Ibid*, : 370) Il existe, cependant, des passages où s'entremêlent le féminin et le masculin, notamment lorsqu'elle est loin de sa terre d'élection

« l'Algérie », Isabelle exprime sa solitude au féminin : « J'étais seule, seule dans ce coin perdu de la terre marocaine ». Puis, pour dépasser cet état, Isabelle Eberhardt éprouve le besoin de recourir au masculin dans un cadre de vérité générale : « Être seul, c'est être libre, et la liberté était le seul bonheur nécessaire à ma nature. Alors je me dis que ma solitude était un bien » (Eberhard, 2002 : 191).

Pour conclure

Nous pouvons dire que le déguisement d'Isabelle Eberhardt peut, certes, s'apparenter à un jeu, une « fraude » en vue de dérouter certains, mais un besoin vital tant pour sa quête de Dieu que pour son identité. Grâce au travestissement, Isabelle a pu nous restituer des vérités qu'elle n'aurait jamais pu faire avec une quelconque tenue féminine. En plus de son travestissement, Isabelle Eberhardt s'identifie très souvent sous des noms souvent masculins, comme une sorte de « jeu jouissif » : Myriam bent Abdoulah, Nicholas Podolinsky et enfin Mahmoud Saadi sont considérés comme des boucliers contre un monde auquel elle n'est pas préparée, une société dans laquelle elle ne trouve point sa place puisqu'elle demeure aux yeux de tous le fruit amère d'une relation illégitime. N'ayant pas de père et ayant perdu toutes les personnes chères, notamment sa mère, son unique lien identificatoire, Isabelle est sans repère et sans identité, ce qui va provoquer en elle ce désir de s'octroyer plusieurs pseudonymes à défaut d'aucun. De tous les pseudonymes qu'elle s'est accordée, Mahmoud Saadi demeure

le plus pérenne et le plus affectueux. Il est en relation avec l'évolution de sa foi pour l'islam et marque ainsi son parti-pris pour les indigènes. Sans ce pseudonyme, Isabelle n'aurait jamais pénétré les secrets des confréries les plus fermées, notamment la sienne. S'écrire au masculin est certes fréquente dans ses écrits mais non loin d'être rationnelle car elle « ouvre des questions passionnantes sur sa position existentielle, sociale et religieuse » (Chalet-Achour, 2016, en ligne)

Références bibliographiques:

- EBERHARDT I., 2003a, *Écrits intimes*, Paris, Payot & Rivages.
2003 b, *Sud Oranais*, Paris, Joëlle & Losfeld
2002, *Journaliers*, Paris, Ed. Joëlle Losfeld.
1998a *Notes de routes*, Arles, Actes Sud.
1987 *Lettres et journaliers*, Présentation et commentaires par Eglal Errera, Arles, Actes Sud.
1988 b *Écrits sur le sable, tome I*, Paris, Grasset et Fasquelle
- RANDAU, R., 1989, *Isabelle Eberhardt*, Notes et souvenirs, Paris, Boite à documents
- BOURCILIER P., 2012, *une femme en route vers l'Islam*, (SL): Flying Publisher & Kamps
- GERARD B., 2009, *Les perversions sexuelles*, Paris, Point Delta
- RIDON .J-X ., 2002, *Le voyage en son miroir*, (SL), Paris, Kimé.
- LEJEUNE. Ph., 1975, *Le pacte autobiographique*, (SL), Paris, Seuil.

BARTHES. R., 1972, *Le degré zéro de l'écriture*, (SL), Paris, Seuil.

GENETTE G., 1987, *Seuils*, (SL), Paris, Seuil.

HADOUCHE DRISS, L., 2007 ; « Aventure d'un pseudonyme et construction de soi : « Mahmoud Saadi » dans *Revue Synergie, l'écriture intime d'Isabelle Eberhardt*, n°1, p. 107-112.

ELMEDDAH Y., 2015, « *Isabelle Eberhardt, La m'wadra* », en ligne : https://www.huffpostmaghreb.com/youcef-1-asnami/isabelle-eberhardt-la-mwa_b_6929692.html. Consulté le 18/06/2018

BOUCHET-KERVELLA D., 2008, « Psychanalyse de l'imposture d'Andrée Bauduin » en ligne : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2008-1-page-217.htm>

CHAULET ACHOUR Ch., 2016, « Isabelle Eberhardt (1877-1904) : une identité dans l'altérité », en ligne : <https://diacritik.com/2016/12/23/isabelle-eberhardt-1877-1904-une-identite-dans-lalterite/> consulté le 24/04/2018

MOUSSAVOU E., 2015, *La quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial : approche comparée des littératures africaine, insulaire, maghrébine et caribéenne. Linguistique*, thèse de doctorat, Université de Limoges, Français, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01187177>, Consulté le 30/05/2017.